



HAL
open science

Stratégies d'optimisation des temps quotidiens

Joël Meissonnier

► **To cite this version:**

Joël Meissonnier. Stratégies d'optimisation des temps quotidiens: Le temps du repas. Garabuaou-Moussaoui Isabelle, Palomares Elise, Desjeux Dominique. Alimentations contemporaines, L'harmattan, pp. 213-240, 2002, Dossiers sciences humaines et sociales. halshs-00578225

HAL Id: halshs-00578225

<https://shs.hal.science/halshs-00578225>

Submitted on 18 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contribution à l'ouvrage collectif *Alimentations contemporaines*

Garabua-Moussaoui Isabelle, Palomares Elise, Desjeux Dominique (éds.)
Paris, L'Harmattan, coll. Dossiers sciences humaines et sociales, pp. 213-240.

Stratégies d'optimisation des temps quotidiens

- Le temps du repas –

Par Joël Meissonnier

1. Introduction

La manière dont la vie domestique contemporaine s'organise m'amène à faire une comparaison avec le système de gestion économique d'une petite entreprise. Plusieurs auteurs ayant étudié les modes de vie domestiques émergents me permettent de penser que les comportements des actifs citadins s'y rattachent parfaitement. La gestion du temps est devenue une composante essentielle dans les stratégies quotidiennes que chacun utilise pour gérer sa mobilité et ses consommations. « On part plus tôt le matin pour éviter les bouchons, on fait ses courses tard le soir, on branche le magnétoscope pour ne pas être contraint par le "vingt heures". Bref, chacun multiplie les petites astuces pour mieux gérer son temps et le perdre le moins possible¹ ».

Les déplacements mono-motifs sont de moins en moins importants. Aujourd'hui, les gens ne se déplacent plus seulement pour aller au travail. « A l'aller et au retour, ils font d'autres choses : les courses, transporter les enfants, [pratiquer] un sport ». Les trajets sont donc souvent optimisés et le temps consacré à se véhiculer n'est plus seulement un temps de "déplacement en voiture", il est aussi une occasion supplémentaire d'entretenir une relation avec les enfants, ou bien de prendre son repas. Jean Viard² remarque que le temps consacré au déplacement en « voiture est aussi un temps de régulation du couple qui se retrouve ».

L'économie domestique du temps mérite donc d'être théorisée. Salvador Juan³ constate que les acteurs ayant des modes de vie émergents « recherchent de plus en plus l'économie du temps ». Pour ma part, j'élargis cette proposition aux salariés parisiens soumis aux contraintes de déplacement les plus importantes. Ces acteurs ont pour gageure de ne pas "perdre" leur temps, « même minime et objectivement illusoire, comme si le temps leur était de plus en plus compté, comme s'il était de plus en plus vécu comme un temps accéléré ». Ils ont intériorisé l'idéologie managériale de l'optimisation du temps.

Ce mode de vie s'oppose à celui pour lequel opte l'acteur qui s'inscrirait « dans la durée et la permanence du temps » et qui exprime le temps en insistant sur le "poids historique" de celui-ci. Au contraire, affirme Bertrand Montulet⁴, de par ce mode de vie émergent l'acteur exprime « l'ouverture aux opportunités ». Le temps est vécu dans la contingence et qu'il s'agisse de "prendre son temps" en vacances ou de "gagner du temps" au travail, c'est la même éphémérité qui est évoquée. Dans un cas, l'acteur doit éviter qu'une activité ne le rende trop longtemps indisponible pour d'autres activités. Dans l'autre, on ne mène à terme une activité que si aucune autre opportunité plus alléchante ne survient durant le laps de temps permettant de réaliser la première. Ces deux types d'éphémérités reposent sur la même volonté d'être disponible aux opportunités. Le développement de cette contribution consistera à en étudier les conséquences sur le déroulement des repas.

Kévin Lancaster⁵ a « une approche économique » originale de la gestion du temps dans le milieu domestique. « L'approche lancasterienne accorde au temps une place toute spéciale » dans l'analyse des comportements familiaux. « Jusqu'alors, le temps n'était introduit que sous la forme de périodes qui, enchaînées, donnaient aux événements une dimension longitudinale comme dans les théories de

¹ Bellanger François, Marzloff Bruno, 1996, *Transit - Les lieux et les temps de la mobilité*, La Tour d'Aigues, L'aube, p. 145.

² Viard Jean, 1994, *La société d'archipel ou les territoires du village global*, La Toue d'Aigues, L'aube.

³ Juan Salvador, 1997, « La structuration institutionnelle de la mobilité quotidienne » in : Juan Salvador (ed.), *Les sentiers du quotidien - rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville*, Paris, L'harmattan, coll. « villes et entreprises », pp. 35-62.

⁴ Montulet Bertrand, 1998, *Les enjeux spatio-temporels du social*, Paris, L'Harmattan, p. 62.

⁵ Lancaster Kevin J., 1966, « A New Approach to Consumer Theory » in : *Journal of Political Economy*, n°74. Cité par : Singly (De) François (ed.), 1992, *La famille, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, p. 368.

la croissance ou du cycle de vie. Désormais, le temps a une autre dimension, celle d'une ressource qui limite les choix du consommateur et qui s'ajoute à la contrainte budgétaire. La consommation devient une activité productive, utilisant comme inputs des biens matériels » mais également : « du temps ».

En prenant l'exemple de la production familiale qu'est le repas, Dominique Strauss-Kahn⁶ traduit Lancaster et illustre cette idée que le temps est une ressource en distinguant « les biens (goods), les denrées (commodities) que fabrique le ménage à partir des biens marchands, et les fonctions (characteristics) remplies par l'usage de ces denrées ». A l'image d'une usine, le foyer est une organisation productrice, car « la viande, les légumes et les fruits sont des biens ; la ménagère les combine en un plat ; c'est cette denrée et non ses ingrédients, qui a pour fonction de fournir au corps les calories et vitamines dont il a besoin, mais aussi le délassement et le plaisir gastronomique que peut procurer le moment du repas ».

Tels des produits industriels, les denrées sont, selon cette théorie, des biens intermédiaires. Leur production résulte de la combinaison de deux types d'inputs : les biens, qui sont souvent des produits marchands, et le temps domestique de préparation culinaire. Chaque jour, avant de passer à table, le ménage arbitre entre trois alternatives : des produits bruts moins chers mais exigeants de longs préparatifs culinaires, des plats directement consommables qui minimisent le temps de préparation mais qui sont plus chers et, un repas complet au restaurant ne demandant aucun temps de préparation, mais encore plus coûteux. Si l'arbitrage ne se fait au niveau du temps de préparation, il se fait au niveau du temps de consommation. « Dans tous ces arbitrages, le ménage agit comme une entreprise », conclue Dominique Strauss-Kahn. Le ménage optimise tous les coûts, à la fois ceux qui proviennent de la valeur du produit marchand et ceux qui résultent du temps nécessaire à sa transformation / consommation / exploitation. Les théories économiques d'optimisation des coûts dans l'entreprise se projettent sur la "petite entreprise" que devient la famille.

Comme l'expliquent Nicolas Herpin et Daniel Verger⁷, sauf à considérer que « tous les agents du même ménage ont les mêmes goûts » ou bien qu'un « chef de ménage à caractère dictatorial impose son point de vue » on ne peut ramener la consommation du ménage à celle d'un individu isolé. « Si l'on cherche à représenter la décision au sein du groupe familial de façon plus réaliste, le consommateur ne s'oppose plus à l'entreprise. Certes, la famille ne survit pas (...) en vendant sa production, mais tout comme l'entreprise industrielle, ses membres sont réunis parce qu'ils ont toujours un bénéfice à s'associer ». Le foyer, comme l'entreprise est un lieu de transformation des biens.

Cette introduction à la vie domestique d'un point de vue économique a l'inconvénient de passer sous silence les stratégies qui n'ont pas d'impact économique, les stratégies affectives notamment. Elle permet cependant de comprendre que la bonne gestion des "temps" représente l'enjeu principal de la vie domestique contemporaine des actifs citadins. Mes propres recherches sociologiques le confirment.

En l'occurrence, je me suis intéressé à ceux des actifs urbains dont les temps de déplacement quotidiens entre le domicile et le travail est le plus important. Ma recherche a été consacrée à des Rouennais travaillant à Paris et faisant les trajets allers-retours quotidiennement, ce qui représente plus de 300 kilomètres. Ce travail sociologique repose sur une enquête qualitative comprenant une cinquantaine d'entretiens individuels réalisés dans le train au cours de ces allers-retours. J'ai emprunté à l'ethnologie les techniques d'investigation et à la sociologie de l'acteur, énoncée par Erhard Friedberg et Michel Crozier, les méthodes d'analyse.

⁶ Strauss-Kahn Dominique, 1978, *Economie de la famille et accumulation patrimoniale*, Editions Cujas, Paris. Cité par Singly (De) François (ed.), 1992, *La famille, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, p. 368.

⁷ Herpin Nicolas, Verger Daniel, 1992, « L'économie » in : Singly (De) François (ed.), *La famille, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, pp. 364-375.

A l'évidence, les contraintes de déplacement supportées par la population étudiée permettent de mettre à jour les ajustements qu'opère l'acteur au quotidien, dans ses réseaux professionnel et domestique. Comment s'échafaude la gestion du temps de travail et du temps domestique ? Quelles stratégies sont imaginées par les acteurs pour faire face à un déplacement journalier de longue distance, s'octroyant une part si importante de l'emploi du temps ? Telles ont été les questions qui ont motivé ma recherche.

J'ai qualifié ces "navetteurs", "commuters", ou encore "penduleurs" de *provinciliens*, puisqu'ils ne sont ni des franciliens – ils se défendent d'en être – ni des provinciaux ordinaires. Le terme de *provincilien* me permet tout à la fois, de généraliser les résultats de mes travaux aux acteurs faisant la navette entre la province française et Paris, et de relativiser ces résultats dont la validité est contingente à ce "centre" très singulier – en matière d'histoire de l'expansion urbaine radiale – qu'est l'agglomération parisienne.

Je souhaiterais traiter, dans cette contribution, des marchandages dont les repas des *provinciliens* font l'objet. Mon ambition est d'élucider les ajustements (altération du rite, changement du rythme ou de l'horaire des repas...) auxquels les acteurs soumettent leurs repas et les stratégies dans lesquelles le temps du repas s'inscrit suite à des contraintes de déplacement importantes⁸. Pour bâtir ma réflexion, je choisis de traiter des deux principaux repas de la journée (repas de midi, repas du soir) que les *provinciliens* confrontent, comme je le montrerai, à des marchandages tout à fait contradictoires. Le repas joue ici le rôle d'analyseur dans une théorisation de l'économie domestique du temps d'un point de vue sociologique.

2. - Une opposition entre des activités "essentiels" et des activités "accessoires"

Le repas est généralement associé à un temps de pause à un moment privilégié, un temps libéré parfois qualifié de "temps libre". Si, comme le fait Antoine Haumont⁹, on se limite à reprendre la notion de "temps libre" telle que les acteurs l'utilisent, on en vient à affirmer qu'elle se rapporte aux « sorties du dimanche ou du soir ». Les "temps libres" sont présentés, comparés aux temps professionnels, comme « des actes consentis sans contrainte extérieure ». A tort, l'auteur en vient alors à dire qu'« aucune détermination imposée n'oblige l'utilisateur à visiter sa famille, à se rendre au cinéma ou dans la forêt ». Comme le montre Daniel Mothe¹⁰, « il est illusoire de croire que » le temps libre « ne pose aucune contrainte ». La sociologie des "temps libres" a été largement critiquée, dans la mesure où elle laissait entendre qu'il puisse exister des temps "libres" exempts de contraintes, une représentation que le sociologue doit invalider.

Il est donc difficile de soutenir une sociologie du temps libre, mais il n'est pas faux de constater que cette représentation sociale qui oppose les "temps libres" aux "temps contraints" est prégnante dans le discours des acteurs. Cette opposition fait partie du réel social. Cette représentation sociale spontanée est efficiente pour argumenter une opinion, elle émaille, tel un fil conducteur, les discours des acteurs. C'est pourquoi il reste primordial pour plusieurs auteurs, de redéfinir cette opposition entre "temps libre" et "temps contraint", d'un point de vue théorique.

Afin de se prémunir contre la critique précédente, Roger Sue¹¹ opte pour la notion de "temps libéré". Pour l'auteur, « la problématique du "temps libre", ce n'est pas qu'il est libre mais plutôt qu'il est libéré de la contrainte sociale vécue comme la plus forte et la plus contraignante, celle qui est exercée par le

⁸ Alain Tarrus montre parfaitement avec l'exemple des élites professionnelles « nomades » européennes, qu'une contrainte de déplacement engendre nombre d'ajustements.

Tarrus Alain, 1992, *Les fourmis d'Europe*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales ».

⁹ Haumont Antoine (et alii), 1977, *La mobilité des citadins - Mobilité et modes de vie*, Paris, Institut de sociologie urbaine - DGRST, Tome 1, p. 64.

¹⁰ Mothe Daniel, 1997, *L'utopie du temps libre*, Paris, Editions Esprit, p. 107.

¹¹ Sue Roger, 1994, *Temps et ordre social*, Paris, PUF.

Cité par : Kaufmann Jean-Claude, 1997, *Le cœur de l'ouvrage - théorie de l'action ménagère* -, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », p. 76.

travail ». Toutefois, est-il si pertinent de placer une frontière entre temps "de travail" et temps "hors travail" ? Le temps de déplacement notamment, n'est guère associé à un "temps libre" et pourtant, on ne peut pas non plus l'inclure parmi les temps de travail *stricto sensu*. La représentation que les acteurs se font du "temps libre" ne peut être ramenée à une opposition entre "temps de travail" et temps "hors travail".

Edmond Marc et Dominique Picard¹² font remarquer que « la représentation du temps est l'une des dimensions essentielles du rapport de l'homme à son environnement et à ses semblables. Elle marque profondément ses occupations, ses rythmes journaliers, son devenir et sa conception de la vie. (...) Elle est fortement imprégnée de notions culturelles et affectives, selon la valeur accordée au temps, la perception de son écoulement, l'intensité selon laquelle il est vécu ». Les auteurs disent pouvoir repérer une « scansion subjective en "temps pleins" ou "temps morts" », des divers moments de la journée. Cette nouvelle dichotomie n'est cependant pas efficiente pour comprendre ce que recouvre la notion de temps libre dans la représentation des acteurs car, les loisirs ou les repas ne sont pas des "temps morts", mais sont pourtant des "temps libres".

François Bellanger et Bruno Marzloff¹³ proposent alors d'opposer le temps « "individuel", défini comme un temps propre, maîtrisable, subjectif, au temps "social", temps prédateur, temps contraint, imposé, morcelé ». Ils se rapprochent de la dichotomie faite par Danielle Rapoport¹⁴ qui évoque « les rythmes "personnels" qui sont perçus de façon positive – ils sont choisis – tandis que les rythmes "sociaux" », qui ne sont pas choisis, « sont rassurants, à travers le consensus de la société, mais angoissants, par l'uniformité des comportements. Dès lors, la dialectique consiste à gérer ses rythmes permettant l'individualisation des pratiques sans tomber dans la marginalisation ». Plaçant une frontière entre rythmes "sociaux" et rythmes "personnels", ces auteurs ne nous livrent pas, cependant, une meilleure compréhension du "temps libre" qu'évoque l'acteur, car certains sports sont collectifs, les repas également. La représentation des acteurs les fait entrer dans la catégorie des "temps libres" bien que "sociaux".

Il n'y a pas de temps "libre" en soi, car les activités auxquelles les uns s'affairent en "temps contraints", peuvent être effectuées en "temps libre" pour d'autres. Le petit déjeuner peut autant être vécu comme contraignant qu'indispensable. Ce n'est pas l'activité en elle-même qui indique si elle donne accès ou non à une liberté, c'est la représentation que l'acteur s'en fait qui permet de le dire. La liberté associée à un comportement est donc un jugement contingent et relatif, une appréciation propre à l'acteur. En gardant à l'esprit le fait que l'opposition entre "temps libres" et "temps contraints" reste une "représentation sociale" nous pouvons la reprendre à notre compte. Toutefois, on ne peut faire confiance à la terminologie approximative des acteurs. Si l'on y regarde de plus près, lorsque l'acteur oppose les "temps libres" aux "temps contraints", il fait en réalité, une distinction entre des comportements "essentiels" et des comportements "accessoires". Le "temps libre" est autant contraint que le "temps contraint" n'est libre. Il me paraît opportun de requalifier cette opposition. On comprend maintenant qu'un comportement "essentiel" n'est pas exempt de contraintes, même si l'acteur les "vit" positivement. Inversement, un comportement "accessoire" n'est pas nécessairement contraignant (puisque accessoire). L'une des stratégies permettant de gérer la contrainte issue d'une activité "accessoire" consiste, précisément, à s'en affranchir. Par l'opposition entre "temps libres" et "temps contraints", les acteurs distinguent en réalité des "comportements essentiels" qu'ils souhaitent, qu'ils recherchent et qu'ils veulent préserver, de "comportements accessoires" qui sont des astreintes, des nécessités dont ils se passeraient volontiers, ou encore des temps agréables mais qu'ils sont

¹² Marc Edmond, Picard Dominique, 1989, *L'interaction sociale*, Paris, PUF, coll. « Le psychologue », p. 94.

¹³ Bellanger François, Marzloff Bruno, 1996, *Transit - Les lieux et les temps de la mobilité.*, La tour d'Aigues, L'aube, p. 137.

¹⁴ Danielle Rapoport est sociologue de la consommation. Elle a été interrogée par Bellanger et Marzloff en Juin 1996.

Bellanger François, Marzloff Bruno, 1996, *Transit - Les lieux et les temps de la mobilité.*, La tour d'Aigues, L'aube, p. 148.

disposés plus que d'autres, à "marchander". Cette nouvelle distinction entre comportements "essentiels" et "accessoires" suggère que les acteurs hiérarchisent leurs activités, ce que la notion de "temps libre" n'exprimait qu'implicitement.

Ma thèse consiste à dire que dans sa gestion du temps quotidien, l'acteur doit se donner des priorités. Certains moments de la journée sont jugés accessoires, et font l'objet d'un marchandage en vue d'en préserver d'autres, plus essentiels. Qu'en est-il des repas ? Sont-ils essentiels ou accessoires ? Dans l'un et l'autre cas, comment le temps du repas est-il vécu et pratiqué lorsque des contraintes de déplacement poussent l'acteur à user de stratégies permettant de sacrifier des activités accessoires au profit d'activités essentielles ? Le temps du repas ressort-il « indemne » des multiples stratégies d'optimisation des temps qu'élaborent les *provinciliens* ?

3. - Le cas du repas de midi

3.1. - Une déstructuration acceptable du repas de midi : modalités du marchandage

L'une des opportunités de marchandage se situe au niveau des temps de pause au cours de la journée de travail. Souvent, c'est l'heure du repas de midi qui fait l'objet d'un marchandage. Cette observation ne vaut pas seulement pour les *provinciliens* mais pour de nombreux autres parisiens également. On observe que les acteurs "bricolent"¹⁵ leurs comportements alimentaires à midi, avec pour ambition de les optimiser.

Certaines entreprises autorisent le salarié à gérer "personnellement" son temps de travail. La "pointeuse" permet par exemple de mesurer le temps de travail de chaque salarié individuellement. A l'heure du déjeuner, ces salariés sont libres d'utiliser le temps comme bon leur semble. Ils peuvent ou non faire une pause, longue ou pas. Cette opportunité permet à plusieurs *provinciliens* de donner une plus grande souplesse à leurs horaires de travail et donc, d'accroître leur flexibilité par rapport aux horaires des trains. Le repas constitue une marge de manœuvre qui permet au *provincilien* de s'ajuster aux contraintes issues de la rigidité du mode de déplacement. J'ai pu constater l'émergence de diverses stratégies en la matière.

3.1.1 - Stratégie du repas substitué

Les stratégies des acteurs sont des "bricolages" du comportement alimentaire qui ont pour ambition de l'écourter. Manger un sandwich est un comportement qui se substitue au repas ordinaire en garantissant qu'il sera rapidement terminé. Il permet de briser la structure du repas ordinaire (assis à table, avec des couverts, dans une succession de plats), puisqu'il est un plat unique, qui peut se manger debout et sans couvert. Le temps ainsi "gagné" à l'heure de midi prendra tout son sens, le soir venu, en autorisant le *provincilien* à prendre congé de son employeur plus tôt. « Je prends le minimum de temps à midi » pour manger, explique M. Jannin¹⁶. « Un sandwich » lui est suffisant. M. Estienne dit aussi : « A midi je ne prends pas vraiment le temps de manger. Souvent, je ne mange qu'un sandwich », nous confirmant que l'objectif recherché est d'avancer l'heure de sortie du travail : « c'est grâce à ça que j'arrive à rentrer assez tôt ». M^{elle} Loiseau dit aussi : « Je prends toujours le minimum pour ne pas avoir faim. Je mange quand j'ai le temps. J'essaye de rattraper le temps entre midi et

¹⁵ L'ajustement final de l'emploi du temps qu'adopte le *provincilien* est donc le fruit d'un "bricolage". Ce terme peut se comprendre dans une perspective stratégique. Erhard Friedberg explique que face à un arbitrage, le comportement pour lequel les acteurs optent finalement « est le fruit d'un "bricolage" personnel qui combine en un agencement original des éléments tirés de ces structurations englobantes et des considérations d'opportunité stratégique résultant des interactions et processus d'échange dans lesquels les acteurs sont engagés localement. Souvent intégrés à la routine par la répétition et institutionnalisés par des dispositifs matériels et immatériels divers, ces "bricolages" n'en restent pas moins précaires et potentiellement instables ».

Friedberg Erhard, 1993, *Le pouvoir et la règle - Dynamique de l'action organisée*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Sociologie », p. 16.

¹⁶ Par soucis de confidentialité, tous les noms attribués aux acteurs sont des noms d'emprunt.

deux ». On peut qualifier de stratégie de substitution, ce comportement qui consiste à remplacer le repas par un substitut.

3.1.2 - S'affranchir du repas

De manière plus drastique encore, M. Feland choisi une stratégie qui va dans le même sens et pousse la logique à son terme puisqu'à midi, il ne déjeune point : « Je me suis aménagé mon temps. Je ne mange pas à midi ». C'est aussi le cas de M^{me} Samira qui avoue que le repas de midi, « le plus souvent, [elle] le rate... je saute le repas de midi » dit-elle. C'est sa manière à elle d'organiser sa journée. C'est la stratégie qu'elle privilégie « le plus souvent (...) parce qu'[elle] préfère gagner une heure et rentrer plus tôt ». La stratégie employée par les acteurs consiste ici, à s'affranchir du repas pour ne perdre aucune seconde "inutile"¹⁷ à leurs yeux.

3.1.3 - Stratégie du repas écourté

J'observe que certains *provinciliens* prennent simplement moins de temps pour manger, de manière à gagner quelques minutes. « Entre midi et deux », M^{me} Sorgue, « mange avec [ses] collègues » mais elle prend « juste le temps » de manger. Quand M. Vertir ne faisait pas les trajets quotidiens entre Paris et Rouen, il « traînait un peu plus » à midi. Il dit : « avant je mangeais en trois quarts d'heure ». Alors qu'aujourd'hui, « en une demi-heure, c'est réglé ». M. Graiffon se souvient qu' « au tout début, [il] ne prenait qu'une demi-heure pour manger ». La stratégie consiste donc à écourter le temps du repas pour ne pas le "perdre".

3.1.4 - Stratégie du repas en "temps masqué"

Face à cette contrainte que représente la faim, je constate l'émergence d'une ultime stratégie qui consiste à dissimuler cette contrainte en l'effectuant en "temps masqué"¹⁸. C'est-à-dire que les activités qui consistent à travailler et à manger sont réalisées simultanément. En effet, manger n'empêche pas nécessairement de travailler. S'il est difficilement envisageable de manger et travailler au bureau, certains *provinciliens* disent proposer à leurs collègues de faire une réunion au cours d'un repas. « A midi parfois, il est convenu que la réunion se fait au cours du repas », explique M. Lannion, lui permettant d'éviter que ladite réunion soit programmée en fin de journée.

L'ensemble de ces stratégies vise à écourter le comportement alimentaire du "repas", à en minimiser la contrainte. En contrepartie, le repas perd une part de son caractère convivial – en compagnie de collègues notamment – parce qu'il est ramené à sa fonction première qui consiste à se nourrir ou, parce que le temps du repas devient temps de travail.

Ces stratégies consistent à user du déjeuner comme d'un "accessoire". Elles rendent le temps du repas accessoire parce qu'il est pris sur le lieu de travail, au profit des temps domestiques souvent jugés plus "essentiels".

¹⁷ Il n'est pas improbable que cette stratégie s'inscrive également dans une logique de réduction de la consommation alimentaire. Elle correspond à la pratique assez répandue du "régime".

¹⁸ La notion de "temps masqué" existe déjà dans une discipline appelée "logistique". La logistique tente d'optimiser les moyens matériels et humains mis en œuvre pour atteindre un objectif. De cette réflexion est née le "travail en temps masqué". On désigne sous ce vocable, les transformations que l'on peut opérer simultanément. Généralement, des transformations en "temps masqué" font se côtoyer une modification «sur la matière» simultanément à une modification "de la localisation". On prendra pour exemple les trains postaux, qui réalisent deux opérations simultanées sur le courrier. Dans les trains postaux, le courrier est à la fois "trié" par le personnel à bord et "déplacé" d'une ville à une autre. De manière générale, et en termes vulgaires, on peut simplifier la notion de "travail en temps masqué" en disant qu'il s'agit d'une transformation qui économise du temps, puisqu'elle est réalisée pendant un déplacement.

3.2. - Le déjeuner : un temps qui peut demeurer "essentiel"

Il n'y a d'intérêt à "marchander" le temps du repas de midi, que si le jeu en vaut la peine, autrement dit, s'il est possible pour l'acteur de gagner une flexibilité dans son emploi du temps. Or, tous les acteurs n'y parviennent pas, certains n'ont aucun intérêt à marchander le temps du repas de midi.

En effet, pour les acteurs n'ayant obtenu aucune contrepartie de l'employeur en marchandant l'heure du déjeuner, la mise en œuvre de telles stratégies optimisant le temps du repas devient inutile. M^{me} Herard dit : « Si je pars à 18h30, mon patron me dira qu'il ne m'a jamais demandé d'être là si tôt » le matin et qu'elle est payée pour travailler jusqu'à 19h00. Quant à M. Pique, il préfère « prendre le temps d'aller manger avec des copains ou de la famille ». En effet, M. Pique n'a aucun intérêt à "jouer ce jeu" dans lequel il n'a rien à gagner, car il est "cadre". Le temps qu'il consacre à ses repas n'a aucune incidence sur sa flexibilité et par conséquent, sur l'heure à laquelle il partira le soir : « De toute façon, je ne suis pas payé à l'heure mais à la tâche. Donc je peux prendre le temps que je veux », explique-t-il. Ce dernier propos laisse penser que l'explication utilitariste en termes d'intérêts est insuffisante. La pratique qui consiste à se donner le temps de prendre un repas de midi, est aussi une pratique de distinction des cadres qui affirment ainsi leur liberté face aux contraintes.

4. - Le cas du repas du soir

Afin de continuer à faire coexister ses impératifs géographiquement contradictoires – ou faiblement compatibles – car distants, afin de conserver son emploi parisien et sa résidence rouennaise malgré la double rigidité de l'espace et du mode de déplacement qu'il doit affronter, le *provincilien* est amené à "jouer" sur le temps domestique pour s'octroyer la flexibilité qui lui est nécessaire. Cette ultime opportunité n'est jamais privilégiée et n'est mobilisée qu'en dernier recours. En effet, s'il "joue sur le temps domestique" le *provincilien* sacrifie une part de sa "ressource rare" qu'est le temps "hors travail" dont le "temps familial" est le cœur.

Au sein de la famille ou du réseau domestique du *provincilien*, le jeu consiste toujours à "gérer de manière optimale" le temps disponible, mais contrairement au temps de travail il ne s'agit plus de le minimiser mais de le maximiser. Quelles stratégies d'optimisation ou de préservation affectent le repas du soir du *provincilien* ? L'enquête révèle l'existence de marchandages, mais curieusement ils affectent prioritairement les activités périphériques aux repas : les courses et la préparation culinaire.

4.1 - Lorsque le repas est une activité tout à fait essentielle : marchandages à l'égard des activités périphériques.

En matière de marchandage, ce n'est pas tant l'activité elle-même (du repas) qui est renégociée, mais d'avantage les activités qui lui sont périphériques. La première stratégie que j'ai mise en évidence consiste à déléguer l'activité au conjoint.

4.1.1 - Stratégie de délégation

Selon M. Gris, s'il avait l'occasion de participer aux courses autrefois, ce n'est plus le cas « aujourd'hui qu'il travaille à Paris ». Ces occasions deviennent de plus en plus rares, en ce qui le concerne : « Parfois, on y allait ensemble le week-end. Avant ça m'arrivait d'aller les faire moi-même. Maintenant, je ne peux plus », explique-t-il, laissant exclusivement à son épouse la responsabilité de cette tâche. Certains *provinciliens*, ceux qui autrefois prenaient en charge – entièrement ou partiellement – la responsabilité de faire les courses, délèguent maintenant cette tâche à leur conjoint. Ceci est un fait nouveau et consécutif à leurs contraintes parisiennes. M^{me} Sorgue explique que « depuis qu'[elle] fait les trajets, le changement, c'est que [son ami] fait plus souvent les courses qu'[elle] ». M^{me} Dubreuil est, elle aussi, soulagée de cette tâche par son mari : « Heureusement, j'ai un conjoint qui a tout fait quand j'arrive » explique-t-elle « il a fait les courses. Les courses, moi, je peux vraiment pas les faire ». Face aux courses, le *provincilien* est confronté à une incapacité forte puisqu'il revient à Rouen une ou deux heures après la fermeture des commerces. M. Lefevre, dit que son épouse « fait aussi les courses ». Il explique : « Je ne peux pas lui être d'un grand "recours". C'est sûr,

c'est dur pour elle aussi. Surtout qu'on a l'intention d'avoir un second enfant d'ici quatre ans ». M. Beranger explique que « les courses, le ménage, la bouffe, quand [il] part à Paris, c'est [sa femme] qui fait tout ». Quant à M. Martin, il précise « que [sa] femme finit tôt ». C'est donc elle qui fait les achats puisqu'« elle a trois heures devant elle avant qu'[il ne] rentre ». C'est le conjoint que l'on sollicite pour faire les courses, on fait aussi appel à lui pour la préparation du repas.

Le *provincilien* est assez peu préposé à la confection du repas. Y compris lorsqu'ils exercent une activité, les conjoints reviennent généralement les premiers au domicile. Par conséquent, la charge de préparer le repas leur incombe souvent car il ne faut pas "perdre" de temps à préparer le repas en présence du *provincilien*. « Heureusement, j'ai un conjoint qui a tout fait quand j'arrive » explique M^{me} Dubreuil. « Je n'ai plus qu'à me mettre les pieds sous la table, lui, il a déjà préparé le repas », dit aussi M^{me} Legrand. Pourtant, M. Ranime « aimerait bien pouvoir aider [sa femme] à préparer le repas ». Il le fait si un jour il rentre plus tôt. « Mais ce n'est pas souvent ». De même en est-il pour M. Toujeune qui « aime plutôt bien faire le repas », mais son amie le prépare. Ce n'est pas qu'il « veut spécialement [s'] en décharger », mais le soir, quand M. Toujeune arrive, il est déjà tard pour manger. Alors « quand ma copine est là, je mange tout de suite en arrivant. Elle a préparé » le repas, explique M. Pinson. Quand M. Martin revient à son domicile, « le repas est déjà fait » par son épouse. « Là, quand je vais rentrer, le repas sera déjà prêt parce que ma femme » l'aura préparé, explique M. Gervais, puisqu'« elle a choisi de ne travailler qu'à 80% pour avoir du temps libre... Elle a le temps ». La préparation du repas est une tâche domestique "accessoire". Elle ne "dégrade" pas la qualité du temps que le *provincilien* met à disposition des siens, mais elle doit malgré tout être achevée au retour de celui-ci, car le repas du soir est, en France, une activité régie par une norme horaire assez rigide. Or souvent, le *provincilien* revient à une heure déjà tardive pour manger.

M. Gris dit : « Hier soir, c'est mon épouse qui s'était chargée », du repas. « Elle n'a pas vraiment le choix. Avant, ça m'arrivait de mettre la table, de participer à la vie de la maison. Maintenant, je ne peux plus ». Ainsi, comme pour les courses et les tâches ménagères, on observe un désinvestissement du *provincilien* pour les tâches domestiques qu'il dit ne plus pouvoir assumer de par ses horaires, ses contraintes, ses fatigues liées à l'éloignement. La tâche est donc déléguée, au conjoint en priorité. Comme il le fait déjà pour le ménage, ou pour aller rechercher les enfants à l'école, le *provincilien* délègue au conjoint non seulement la tâche – de faire les courses ou de préparer le repas – mais aussi la charge mentale qui lui est afférente, ou la responsabilité de "penser" le repas : « Hier soir, quand je suis arrivée, le repas était déjà prêt. Je ne savais même pas ce qu'il allait préparer », explique M^{me} Souliot. Or, ce n'était pas le cas autrefois. Avant que M^{me} Souliot ne parte travailler à Paris, « à cinq heures, [elle] était chez [elle]. Alors, quand [son ami] arrivait à la maison, évidemment, tout était prêt ». Aujourd'hui, l'activité domestique "accessoire" de préparation du repas est déléguée à son mari.

Dans le train, deux abonnés, une femme et un homme, discutent de leurs enfants respectifs¹⁹. La femme dit :

- « Faut pas mettre les enfants à la cantine à midi. Ça les énerve. Moi j'ai arrêté parce que ça les excitait. Maintenant, ils rentrent chez leur grand-mère à midi et puis aussi après l'école. Ils y restent jusqu'à ce que leur père vienne les chercher pour aller manger à la maison, plus calmement. Moi, je les ai retirés de la cantine. C'est mieux de faire manger les enfants en famille ».

Cette abonnée vente les mérites du repas familial. On remarque cependant qu'elle invoque les bienfaits d'un repas familial pour ses enfants sans qu'elle y participe elle-même, ni à midi ni le soir. Son rôle parental est délégué à midi aux grands-parents et le soir au conjoint. Cette anecdote montre que, même quand on est réduit à "marchander" les deux repas (midi et soir), on peut continuer à juger important de préserver une forme "familiale" au repas.

¹⁹ Compte rendu d'observation du Mercredi 27 mai 1998.

Les acteurs présentent le repas du soir comme un temps qu'il est important, essentiel, de préserver et qu'il faut éviter de marchandier. Même lorsque son marchandage ne peut-être évité, l'acteur le qualifie toujours de repas "familial". En vue de le préserver, l'acteur utilise autant que possible la stratégie de délégation qui repose sur le conjoint en premier lieu.

4.1.2 - Stratégie qui consiste à devancer la préparation du repas

Le repas est précédé d'une activité moins "essentielle" qui est sa préparation. La préparation du repas peut faire l'objet d'une stratégie d'"optimisation" du temps. Nous avons constaté qu'elle peut être déléguée au conjoint. Elle peut aussi être devancée. M^{me} Herard désolidarise le repas de sa préparation, qu'elle réalise le matin.

Pour ne pas "perdre" de temps le soir, à préparer son repas, et pour affecter le moins possible le repas du soir d'un retard, M^{me} Herard devance sa préparation. Elle le prépare le matin et le fait seulement réchauffer en arrivant chez elle, le soir venu. « Je n'ai plus qu'à faire réchauffer, mais je ne me remets pas à faire de la cuisine à 10h00 du soir. Je m'organise le matin ». En effet le matin, M^{me} Herard se lève très tôt afin de cuisiner : « Je me lève à 5h00 le matin. Le matin, il ne faut pas que je tarde pour faire mon ménage et ma cuisine parce qu'il y a le train ». Par la stratégie qui consiste à "devancer" l'activité de préparation du repas, l'acteur parvient à passer à table dès son retour à domicile. Il évite un marchandage du temps du repas, en marchandant le temps de sa préparation. Notons cependant que M^{me} Herard n'a ni conjoint ni enfants à qui elle puisse déléguer cette tâche avant qu'elle n'arrive.

4.1.3 - Stratégie qui consiste à délocaliser la contrainte de faire les courses.

Je constate également que certains *provinciliens* délocalisent, à Paris, la tâche de "faire les courses". J'ai observé ce comportement, lorsque le *provincilien* vient de manquer un train et veut "s'occuper" pendant l'attente du train suivant. Ce contre-temps est l'occasion pour lui, de faire une course, de procéder à l'achat d'un cadeau ou encore d'un objet typiquement "parisien" que l'on ne trouve pas sur Rouen.

M^{me} Persever dit même qu'elle fait « ses courses, souvent, (...) entre midi et deux à Paris ». M^{me} Persever n'achète pas seulement quelques menus cadeaux, mais c'est « la moitié » de ses courses que M^{me} Persever fait « à Paris et l'autre moitié à Rouen ». Faire les courses est donc une activité que l'on peut éventuellement délocaliser. Autrement dit, on rencontre des *provinciliens* qui organisent et programment leurs courses à Paris. Ce comportement qui consiste à "faire les courses" à Paris s'explique aussi par l'absence du *provincilien* pendant les heures d'ouverture des commerces rouennais. Comme l'explique M. Toujeune, « le seul problème, c'est si j'ai besoin de faire une course », en arrivant à Rouen le soir, « il est déjà trop tard ». Face à ce problème étroitement lié à l'éloignement du lieu de travail, le *provincilien* adopte la stratégie de délocalisation. Même si la plupart des achats parisiens demeurent impulsifs et relativement anecdotiques, même si les courses parisiennes posent de nombreux problèmes de transport et de conservation, même si les prix pratiqués à Paris sont plus élevés qu'en province, on constate avec M^{me} Persever, qu'il est possible de mobiliser la stratégie de délocalisation pour faire des courses.

4.1.4 - Stratégie qui consiste à différer la contrainte de faire les courses.

A Rouen, les commerces de quartier sont généralement fermés lorsque le *provincilien* regagne son domicile, le soir. Pourtant, certains grands magasins sont ouverts tard le soir. M. Lannion fait parfois ses courses « le soir à Continent, parce que ça ne ferme qu'à 22 heures ». Les *provinciliens* savent trouver des solutions alternatives lorsque les courses deviennent "essentiels" ; ce qui peut devenir le cas, lorsque faute de courses, le repas – activité souvent jugée "essentielle" – ne peut pas même s'envisager. Mais pour ce qui est des *provinciliens* pouvant n'accorder à cette activité qu'un statut d'"accessoire", on remarque que la tâche est différée.

Concrètement, les acteurs remettent à plus tard la tâche de "faire les courses". « Je fais les courses quand j'ai un jour de libre, ou bien le week-end », explique M^{me} Herard. M. Prince dit : « C'est sûr, ça

implique une organisation d'aller travailler à Paris. Au niveau des courses, du coiffeur, il me faut toujours attendre le samedi suivant. C'est pareil pour aller acheter mon matériel d'encadrement. Je ne peux pas me dire : ce soir, je vais chez *Bricorama*. Il faut s'organiser ». M. Lescure et M. Lefevre peuvent déléguer les petites courses à leurs épouses. Mais leur présence est requise pour « les grosses courses », explique M. Lescure. Alors l'un et l'autre remettent cette tâche aux jours où ils sont disponibles. M. Lescure dit : « On est obligé d'y aller ensemble, le dimanche matin, à l'*Inter* ». M. Lefevre ajoute : « En matière de courses, on fait tous les achats les plus importants le samedi matin ». Remettre à plus tard, différer les courses au samedi n'est pas toujours le meilleur calcul, mais M^{me} Philippe explique qu'elle n'a pas le choix : « Avant, je ne supportais pas la foule du samedi. Maintenant, je n'ai pas le choix. Je suis obligée d'aller faire la folle avec les fous du samedi matin ».

4.1.5 - Stratégie qui consiste à déconstruire la structure temporelle de l'action

La structure temporelle de l'action peut être déconstruite en vue de l'adapter, au mieux, aux contraintes domestiques du *provincilien*. Nous assistons en effet à une forme de déstructuration des activités "accessoires" suivie d'une restructuration plus optimale, en terme de "gestion du temps". Cette stratégie s'applique aux courses. En effet, une division du travail permet d'optimiser la tâche.

Depuis qu'il fait les trajets, M. Ranime continue à "faire les courses". Mais si autrefois, il faisait les courses avec son épouse, aujourd'hui, il les fait seul. Cette activité étant "accessoire" à ses yeux, elle fait l'objet d'une stratégie d'optimisation. « On faisait les courses ensemble alors qu'aujourd'hui, c'est l'un ou l'autre. Et on faisait beaucoup plus les magasins. On prenait plus notre temps ; aujourd'hui beaucoup moins, on va à l'essentiel ». Aller à l'essentiel, ne pas perdre de temps à faire, à deux, les achats que l'on peut faire seul ; les *provinciliens* deviennent "gestionnaires". Ils optimisent le peu de temps dont ils disposent et se répartissent les tâches. Soit M. Lannion fait lui-même les courses « à *Continent* » tard, soit c'est « [sa] femme, entre midi et deux ». Afin de remplir le réfrigérateur, la stratégie du couple consiste à faire les courses, chacun de son côté, selon les disponibilités de l'emploi du temps de chacun. M. François explique que sa « femme qui ne travaille pas le mercredi après-midi » se charge de « faire les courses de conserves ». Quant à lui, il y va « le samedi et complète pour les produits frais ». En bon gestionnaire du temps, M. François et son épouse se répartissent les tâches et vont faire les courses séparément. C'est aussi le cas de M. Pique et sa femme. M. Pique dit : « Ma femme s'en charge au jour le jour, et puis moi, je vais à *Continent* pour compléter s'il le faut ». Si les acteurs avaient l'habitude de "faire les courses" à deux, en couple, ils ont réalisé avec l'accroissement des contraintes de déplacement, combien ce comportement était "improductif", puisque l'un des deux peut assumer la tâche seul. L'équilibre improductif est "déconstruit" pour mettre en lieu et place un comportement reconstruit et "optimisé". M. Vertir explique que cette "division du travail" contraint sa femme à faire les courses en solitaire, faisant perdre à l'activité son caractère convivial. Il dit : « Avant que je parte travailler sur Paris, on n'avait pas besoin de se diviser en deux pour faire les courses. On les faisait ensemble le vendredi soir. Mais maintenant on n'y va plus à deux. Ma femme y va pendant que je garde ma fille ». Cette solitude, cette destruction d'un "temps" de sociabilité familiale, est le prix du marchandage issu de la stratégie de déconstruction et d'optimisation des temps domestiques.

4.1.6 - Stratégie de substitution : le "plat préparé" se substitue au "repas cuisiné"

Suite aux contraintes de déplacement que rencontre le *provincilien*, celui-ci regagne son domicile généralement assez tard. Le repas doit être prêt ou vite préparé. Quand la charge de préparation du repas incombe au *provincilien*, il utilise à cet effet toutes les ressources que lui offrent les outils électroménagers récents qui permettent une préparation plus rapide du repas. « Il y a des "congelés"... c'est très pratique », explique M. Aubrac. Quand il n'est pas possible de déléguer la préparation du repas au conjoint, le congélateur devient un objet "ressource" dans la gestion de cette "activité accessoire". En effet, le congélateur renferme des plats "tout préparés" ce qui rend la contrainte plus supportable. Astreint à réaliser cette "activité accessoire" qu'il ne peut ni déléguer, ni délocaliser, ni

devancer, il tente de minimiser le "temps" qu'il consacre à cette activité de préparation du repas en usant de substituts. La contrainte relative à la préparation du repas est transférée sur un substitut (le plat préparé), car il réclame un temps de préparation moindre. « Hier soir, explique M. Lescure, c'était trop compliqué et ça a été du vite fait sorti tout droit du congélateur ».

Comme le laisse entendre Claude Fischler²⁰, « le problème essentiel, pour les consommateurs contemporains, c'est bien de régler, de réguler leur alimentation, de l'ajuster à leurs besoins et aux contraintes que la vie quotidienne leur impose ». Dans cette entreprise, les produits pré-cuisinés sont devenus nécessaires. L'auteur ajoute cependant que, « paradoxalement, alors que le temps libre est aujourd'hui plus abondant que jamais, les individus, après avoir gagné du temps et de l'énergie sur les tâches domestiques, grâce à l'électroménager, cherchent à réduire encore le temps consacré aux activités quotidiennes, notamment l'alimentation ». Cette affirmation mérite d'être critiquée, plus particulièrement sur ce que l'auteur désigne par "alimentation". Ma recherche nous permet de comprendre que ce "gain" de temps recherché par l'acteur concerne moins le moment du repas lui-même, que sa préparation, une activité "périphérique" et "accessoire".

Tel est mon constat principal : les ajustements fondamentaux ne paraissent guère affecter le temps du repas lui-même, mais davantage les activités qui lui sont « périphériques », à savoir, les courses, ou la préparation culinaire. Les stratégies sont au nombre de six. Elles consistent à déléguer, devancer, délocaliser, différer, déstructurer ou substituer les activités "accessoires" préalables au repas, dans l'intention, précisément, de préserver cette activité qui paraît "essentielle".

4.2 - Marchandages mineurs

De par leurs contraintes de déplacement, le marchandage du temps du repas s'avère parfois incontournable. Mais parce que le repas du soir familial reste un temps "essentiel" pour ces *provinciliens*, ils parviennent à échafauder des stratégies de marchandage qui n'affectent le repas que de manière minimale.

4.2.1 - Stratégie du repas sauvegardé au prix d'un retard

Lorsque l'acteur concède à marchander le temps du repas du soir, il use de stratégies visant à le sauvegarder malgré tout. L'une d'elle consiste à retarder l'heure du repas pour pouvoir en préserver sa structure. Les acteurs veulent en conserver la trame. Il leur importe de conserver un repas "familial", c'est-à-dire qu'il doit rester le lieu où tous les membres de la famille se retrouvent ensemble et peuvent avoir un échange. Le *provincilien* n'étant de retour que relativement tard, toute la famille patiente. « Toute la famille m'attend pour manger », explique M. Gervais, « ma femme et ma fille m'attendent même si j'arrive tard. Même si j'arrive à 9h on m'attend encore pour manger ». M. Martin dit aussi : « De toutes façons, on mange ensemble ». Cette exigence de co-présence et de participation des membres de la famille à un même repas affecte le déroulement de la vie familiale. En effet, le *provincilien* impose ses contraintes et ses horaires à tous ses proches, ce qui se traduit par un repas tardif pour tous. L'épouse de M. Graiffon l'attend pour manger, bien que ce soit déjà tard : « On mange quand les infos sont terminées ».

La stratégie consiste donc à retarder le repas pour mieux le préserver. Le début de soirée est partiellement écourté car il s'agit d'une activité plus "accessoire", en vue de sauvegarder l'intégralité de l'activité "essentielle" qu'est le repas. Un repas que les acteurs tiennent à conserver "familial", comme M. Kardon le dit : « On mange ensemble ». M. Kardon reconnaît que « tout le monde se cale sur [ses] horaires », ce qui implique alors un décalage de l'heure du repas qui devient quasiment un souper. M. Kardon dit : « Oui, c'est moi qui fais décaler les heures des repas ». Dans la famille Lescure on « essaye de manger ensemble (...) le mardi soir ». Ce n'est pas le plus simple à faire, car « les enfants sont là, à dire "J'ai faim..." ». M^{me} Samira dit aussi : « On n'a pas d'horaire ». Ce repas sera

²⁰ Fischler Claude, 1993, *L'omnivore*, Paris, Ed. Odile Jacob, coll. « Points », p. 226.

entamé d'autant plus tard qu'il n'a pas été préparé quand le *provincilien* revient chez lui. Il faut « le temps de se reposer et de préparer le repas », explique M^{me} Samira. Son mari et elle mangent nécessairement à une heure tardive. « Là dessus, on n'est pas discipliné et on ne peut pas l'être ». Plutôt que de modifier la structure du repas familial, les acteurs préfèrent la préserver quitte à la retarder.

La stratégie qui consiste à "retarder" une activité mérite d'être différenciée de la stratégie qui consisterait à la "différer". L'activité "différée" est reportée ou remise à plus tard. Utilisant cette stratégie, l'acteur tente de repousser, tant que possible, une activité qu'il juge secondaire ou "accessoire" et pour laquelle il ne tient pas à "perdre" de temps. En revanche, l'activité "retardée" ne l'est que dans la perspective d'en préserver la structure. La contrainte incontournable qu'est l'heure du retour du *provincilien* demande à ce que l'activité du repas soit retardée, mais il s'agit de mieux en profiter à son retour, et non de s'en exonérer.

Contrairement aux précédentes, cette stratégie ne permet aucune "optimisation" du temps, elle "préserve" la structure du temps consacré à une activité. Cette stratégie est privilégiée par la plupart des acteurs qui jugent le repas comme "essentiel". Le repas retardé vient nécessairement écourter le début de la soirée, mais il s'agit d'un temps plus "accessoire" que les acteurs acceptent, en contrepartie, de soumettre à un marchandage.

On remarque cependant que les tenants du repas familial retardé ont des limites. La stratégie qui consiste à "retarder" l'activité n'est pas toujours acceptable très longtemps. Même si dans la famille de M. Gervais, quand il « arrive à 9h00, on [l]'attend encore ». S'il revient extrêmement tard, on ne l'attendra plus pour manger ; mais il faut qu'il y ait eu un réel imprévu et qu'il « arrive très tard ». Ainsi, le repas du soir ne fait l'objet d'un marchandage qu'en extrême recours. Et dans la mesure du possible, sous une forme mineure, de manière à garder sa structure intacte.

4.2.2. - L'acompte : la stratégie de délocalisation partielle

Le soir, ce que nous pourrions désigner par "repas délocalisé" correspondrait à un repas pris à Paris ou dans le train. Mais sans en arriver à un tel marchandage – radical s'il en est –, les acteurs utilisent la stratégie de "délocalisation partielle". Pour pouvoir patienter, dans l'attente du repas qui sera achevé à Rouen, le *provincilien* s'accorde un "acompte". Il s'agit par exemple, d'un en-cas. M^{me} Samira dit : « J'essaie d'éviter d'acheter trop de sucreries. Mais quand je ne déjeune pas à midi, je suis parfois vraiment en "hypo" et je prends quelque chose à la gare ». M. Martin dit aussi : « Ca m'arrive régulièrement de prendre le train tard (...). Alors là, si j'ai cinq minutes pour prendre le train, je prends un acompte en passant devant les automates ». Si M. Martin dispose d'un peu plus de temps que d'ordinaire avant de prendre son train, il s'arrête dans un "fast-food" : « Si j'ai plus de temps, c'est un "mac do" ». M^{lle} Loiseau explique enfin, que ça lui « arrive de prendre un en-cas à la gare avant de prendre le train ou bien en arrivant dans le métro », elle « prend aussitôt quelque chose ». La délocalisation du repas est, ici, partielle. Mais le plus intéressant est de constater que l'en-cas ne compromet pas le repas du soir, il permet seulement de mieux l'attendre, c'est-à-dire de patienter.

Si certains *provinciliens* acceptent de prendre un acompte à Paris, d'autres s'en privent ; mais les uns comme les autres estiment que le repas chez soi et dans le milieu familial est la "raison d'être" de leur retour. Pour eux, ce repas du soir fait partie des "temps" domestiques les plus valorisés et les plus incontournables. Il n'est donc pas acceptable de "marchander" ce temps-là. « Je mange en arrivant », explique M. Ranime. « Ca fait partie du minimum incompressible. Même si je dois rentrer très tard. En arrivant, je mange et je lis le courrier ». Le repas offre l'occasion d'une réunion de tous les membres de la famille. Il est un temps qui – en France – est souvent primordial parce que fort d'une symbolique de l'unité fusionnelle des membres de la famille. En outre, il est un des principaux temps de sociabilité. La délocalisation du repas du soir est partielle. Cette stratégie permet de n'infliger qu'un marchandage minimisé au "temps du repas". Elle permet d'attendre et donc, de préserver autant que possible, la structure de ce repas du soir en famille.

Je soutiens la thèse selon laquelle le repas du soir n'est qu'exceptionnellement et partiellement délocalisé, en vue de le préserver autant que possible. Aujourd'hui encore, les pratiques culinaires respectent des codes, des règles, des normes. Claudine Marenco²¹, qui a étudié l'histoire des manières de tables explique que depuis le XIX^e siècle, le repas devient progressivement le havre d'intimité où se retrouvent les membres de la famille. On assigne au repas un rôle central dans l'établissement et le maintien de la paix domestique. Le proverbe se vérifie : *une bonne table constitue le meilleur moyen de garder un homme au foyer*. Le repas devient le pivot de l'ordre social.

Claudine Marenco ajoute qu'aujourd'hui, le terme "manière de table" semble désuet d'emploi. « Il y a un affaissement des valeurs attachées à la famille. L'allongement spatial et temporel des trajets entre le lieu de travail et le domicile, détruit et individualise les repas ». Notre travail semble montrer que cette analyse ne vaut que pour le déjeuner – ou le petit-déjeuner –. En revanche, c'est le contraire en ce qui concerne le repas du soir. Venant conforter notre thèse, l'auteur nuance son jugement en indiquant que malgré tout, les représentations et les normes liées au repas ont peu changé et que « le repas familial se maintient comme modèle ». Le temps du repas – particulièrement le repas du soir – demeure une activité "essentielle", structurante pour la cellule familiale, quelles que soient les contraintes professionnelles et de déplacement que peut subir l'acteur, même très importantes.

4.3 - D'inévitables marchandages

4.3.1. - La présence d'enfants en bas âge empêche de mettre en œuvre la stratégie du repas retardé. La stratégie du repas scindé.

En présence de jeunes enfants, les conjoints n'acceptent pas de faire subir les contraintes du *provincilien* au reste de la famille. Pour ce faire, la famille instaure un repas scindé en deux services. Une partie de la famille mange d'abord et une seconde partie de la famille mange quand le *provincilien* arrive.

Les enfants font généralement l'objet du premier service. C'est d'ailleurs leur présence (et leur impatience) qui pousse le conjoint à instaurer deux services. M. Estienne dit que pour son « fils de quatre mois » qui « se couche quand il arrive », son repas doit nécessairement avoir été pris avant : « Quand j'arrive, il a toujours mangé ». On repère deux formes de repas "déstructurés". Pour chacune, les membres de la famille qui participent à l'un ou à l'autre des services ne sont pas les mêmes. Si les enfants sont nécessairement les premiers servis, le conjoint quant à lui, peut choisir, soit de manger avec les enfants, soit de manger en compagnie du *provincilien* à son retour.

« Hier soir, je suis arrivé trop tard. Les enfants avaient déjà mangé », explique M. Gris, qui a cependant pris son repas avec sa femme. M. Vertir affirme : « Evidemment, ma femme m'attend ». M. Ranime dit aussi : « Les enfants ne m'attendent généralement pas pour manger, mais ma femme m'attend ». Quand M. Lescure rentre tard, son épouse « fait manger les enfants » d'abord, ce qui signifie qu'elle attend son mari pour manger en sa compagnie, même si « de temps en temps, [elle a] vraiment hâte qu'il rentre » parce qu'elle « crève la dalle, en [l']attendant ». La présence du conjoint au repas du *provincilien* lui signifie l'importance (théorique) du repas familial, malgré l'empêchement (pratique) que constitue la présence d'enfants en bas âge.

Mais l'attente du retour du *provincilien* n'est pas l'option que tous les conjoints choisissent. M. François explique que lorsqu'il arrive, « les enfants sont déjà couchés, [il] ne mange pas avec eux et pas plus avec [sa] femme qui mange avec eux ». Il ajoute : « En général, il y a des restes que je fais réchauffer ». M. Kardon dit : « Ça m'est déjà arrivé de rentrer très tard, la dernière fois, j'ai dîné tout seul ». M. Estienne explique que lorsqu'il rentre tard, il se « fait un truc rapide, [il se] démerde, et [il] mange seul ». M. Ranime dit aussi : « Hier soir, je suis arrivé à 20h15. Comme c'est un train que je ne prends pas souvent, ils [sa femme et ses enfants] s'imaginaient que j'allais rentrer beaucoup plus tard. Donc le reste de la famille avait commencé à manger et ils étaient en train de finir quand je suis arrivé ».

²¹ Marenco Claudine, 1992, *Manières de table, modèles de mœurs : XVII^e - XX^e siècle*, Paris, Ed. de l'ENS Cachan, coll. « Sciences Sociales ».

L'épouse de M. Ranime avait donc préféré prendre son repas avec ses enfants. « Mon repas à moi était en partie prêt. Ma femme l'avait commencé et c'est moi qui l'ai fait réchauffer », explique M. Ranime. La stratégie de "déstructuration" consiste donc à instaurer deux services. Le comportement initial, conforme à la norme du repas "en famille" est déstructuré (par des impératifs comme l'heure du coucher des enfants plus "essentiels", encore, que le repas). La recomposition d'une nouvelle "forme" de repas se fait autour d'un comportement "optimisé" qui, une fois encore, contraint l'acteur à une solitude. L'acteur mange seul, ou s'il est accompagné par son conjoint, il mange sans ses enfants. Cette solitude entraîne donc une destruction d'un "temps" de sociabilité familiale qui est le prix de cette stratégie d'optimisation.

Toutefois, les acteurs ne sont jamais irréductiblement soumis à un système de contrainte. A la suite de Michel Crozier, Erhard Friedberg²² a parfaitement montré que les acteurs disposent toujours d'une certaine "marge de liberté" dans l'action. On remarque en effet que si le *provincilien* est contraint de participer, seul, au "second service", il n'est cependant pas nécessairement seul devant son repas. M. Ranime dit : « Hier, j'ai mangé en compagnie d'un de mes enfants qui avait terminé mais qui est resté avec moi » à table. L'enfant a mangé, s'est lavé et s'est préparé à aller se coucher. Mais avant, il partage avec son père le temps du repas. Par ce comportement, le "temps du repas" est redevenu pour M. Ranime un temps de sociabilité familiale.

Utiliser la stratégie du repas "scindé" et briser la structure du repas familial est une option que les *provinciliens* adoptent lorsque le repas retardé ne peut être envisagé avec des enfants en bas âge. Bien qu'"essentiel" le repas familial est rendu "impossible". De fait, le repas devient donc "accessoire" au propre comme au figuré. Le comportement alimentaire est ici déstructuré ; on s'en sert d'outil pour parvenir à ajuster les activités domestiques aux contraintes conjuguées de l'emploi et du déplacement. La préservation de la structure du repas familial est donc une préoccupation forte des acteurs, une préoccupation que seule le bien-être de jeunes enfants peut contrarier.

4.3.2 - La stratégie du repas délocalisé concerne les célibataires sans enfants

Je souhaite maintenant présenter ceux des acteurs qui ne parlent pas du repas du soir comme d'une activité "essentielle" mais au contraire, comme d'un temps secondaire, peu important ou encore "accessoire". En effet, certains *provinciliens* sont parfois amenés à prendre leur repas du soir hors de chez eux, à Paris, et pas seulement lorsqu'ils ont manqué leur train. M^{me} Herard travaille le samedi. Or, ce jour, les trains sont beaucoup moins fréquents. « Quand je travaille le samedi, je n'ai pas le choix, je dois attendre le train du soir pendant deux heures ». Alors, M^{me} Herard ne patiente pas inutilement : « En attendant, je dîne au restaurant », explique-t-elle. Et parfois, M^{me} Herard dit « prendre [son] repas dans le train ». Le repas de M^{me} Herard est donc véritablement délocalisé. M. Aubrac dit aussi : « Comme je suis célibataire, des fois je mange(...) dans le train ».

On constate ici l'importance du statut de célibataire. M^{me} Hérard n'a pas d'enfant et vit en communauté²³, elle « ne veut pas obliger les gens qui vivent avec [elle à l'] attendre parce qu' [elle] rentre tard ». Quant à M. Aubrac, étant prêtre, il est aussi célibataire. A leur retour, M^{me} Herard et M. Aubrac, n'ont pas pour perspective l'image d'un repas qui serait un "temps de sociabilité". Ils n'ont rien à "perdre" en délocalisant leurs repas. Pour de tels *provinciliens*, le repas du soir "familial" n'a pas de sens. Son marchandage n'est pas problématique. Puisque le comportement alimentaire de M^{me} Herard et M. Aubrac ne se traduit généralement pas par un repas formel et social, le rituel qui s'y rattache peut être brisé sans que ce repas ne perde de sa valeur (nutritive). Le marchandage du repas

²² « Au point de départ du raisonnement se trouve le constat empirique de la "marge de liberté" des acteurs, de leur capacité à "choisir" leur conduite en fonction de considérations d'opportunité parmi un éventail plus ou moins large de conduites possibles ».

Friedberg Erhard, 1993, *Le pouvoir et la règle - Dynamique de l'action organisée*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Sociologie », p. 15.

²³ Une communauté religieuse sans doute, mais nous n'avons pu en avoir la certitude.

par le biais d'une stratégie de délocalisation n'est sérieusement envisagé que par des acteurs célibataires qui ne sont pas attendus à leur retour au foyer.

5. Conclusion

Le repas du soir peut donc subir plusieurs types d'ajustements par les *provinciliens* et leurs proches. Ce repas peut être scindé en deux services, il peut être partiellement délocalisé, ou encore être préservé dans sa forme conventionnelle s'il est retardé. Mais l'essentiel des marchandages relatifs à ce "temps con-sacré" au repas sont minimisés. Les marchandages sont de préférence réalisés à l'égard des activités périphériques au repas (la cuisine, la préparation, les courses). Ainsi l'acteur tente-t-il de préserver, autant que possible, ce temps de sociabilité familiale qu'il présente comme "essentiel".

Néanmoins, cette contribution démontre que les scrupules qu'ont les acteurs à marchander le repas du soir n'affectent pas le repas de midi. L'étude du comportement alimentaire des *provinciliens* à midi, met à jour l'existence de stratégies d'optimisation du temps de manière à l'écourter. A midi, tous les *provinciliens* doivent nécessairement "délocaliser" leur repas qu'il n'est plus possible de prendre "en famille". Ce comportement est commun avec celui qu'adoptent la plupart des travailleurs parisiens. A Paris, la délocalisation du repas de midi est devenue une évidence. Comme le remarque Danièle Rapoport²⁴, « la consommation devient un biais pour reconquérir une liberté dans la gestion du temps. Cela s'illustre dans la pratique de repas de plus en plus individualisés et désynchronisés ». C'est un constat semblable que fait Claude Fischler²⁵ affirmant qu'aujourd'hui on assiste à « la "déstructuration" des habitudes alimentaires et des repas », car les individus « souhaitent de plus en plus planifier leur vie quotidienne selon des rythmes qui leur soient propres ». Je souhaite cependant apporter une nuance à ce jugement. En effet, la déstructuration existe en ce qui concerne le repas de midi, mais n'affecte pas autant, pour l'heure, le repas du soir. C'est un temps que, même les acteurs soumis à des contraintes de déplacement extrêmes, ne sont pas disposés à sacrifier, pour peu qu'une famille soit la "bonne raison" qui justifie leurs trajets quotidiens.

Il y a une diversité (au demeurant, relativement réduite) des stratégies que les *provinciliens* utilisent dans l'ensemble de leurs marchandages. J'identifie plusieurs stratégies permettant soit de minimiser la contrainte qu'induit une activité "accessoire", soit de maximiser le temps consacré à l'activité "essentielle". Plusieurs stratégies consistent en une optimisation du temps. Quand cela est possible, l'acteur s'"affranchit" tout simplement de l'activité jugée accessoire, sinon, il "écourte" le temps qu'il y consacre, il peut aussi la "différer", la "retarder" ou au contraire, la "devancer". L'acteur peut encore "déconstruire" – ou scinder – la structure temporelle de l'action. Il peut aussi la superposer avec une autre, c'est-à-dire, la réaliser "en temps masqué". Une autre stratégie consiste à "substituer" l'objet de la contrainte par un substitut moins contraignant, à moins que l'acteur ne choisisse finalement de "délocaliser" l'activité ou de la "déléguer" à son conjoint.

Le temps est une ressource. L'avènement de nouveaux modes de vie – comme aller habiter loin de son lieu de travail – implique d'optimiser la gestion de ce temps. Ces nouveaux modes de vie (d'habiter, de travailler) engendrent nécessairement de nouvelles pratiques alimentaires et l'abandon de quelques autres. Pour autant, ils ne révolutionnent pas les usages et les temps consacrés aux repas. Le repas du soir est loin d'être "déstructuré" puisque les acteurs s'appliquent à en préserver la forme, le rythme, la structure.

²⁴ Danièle Rapoport est sociologue de la consommation. Elle a été interrogée par Bellanger et Marzloff en Juin 1996.

Bellanger François, Marzloff Bruno, 1996, *Transit - Les lieux et les temps de la mobilité*, La tour d'Aigues, L'aube, p. 271.

²⁵ Fischler Claude, 1993, *L'omnivore*, Paris, Ed. Odile Jacob, coll. « Points », pp. 185-226.

6. Bibliographie

- Bellanger François, Marzloff Bruno, 1996, *Transit - Les lieux et les temps de la mobilité*, La Tour d'Aigues, L'aube.
- Fischler Claude, 1993, *L'omnivore*, Paris, Ed. Odile Jacob, coll. « Points ».
- Friedberg Erhard, 1993, *Le pouvoir et la règle - Dynamique de l'action organisée*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Sociologie ».
- Haumont Antoine (et alii), 1977, *La mobilité des citadins - Mobilité et modes de vie*, Paris, Institut de sociologie urbaine - DGRST, Tome 1.
- Herpin Nicolas, Verger Daniel, 1992, « L'économie » in : Singly (De) François (ed.), *La famille, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, pp. 364-375.
- Juan Salvador, 1997, « La structuration institutionnelle de la mobilité quotidienne » in : Juan Salvador (ed.), *Les sentiers du quotidien - rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville*, Paris, L'harmattan, coll. « villes et entreprises », pp. 35-62.
- Kaufmann Jean-Claude, 1997, *Le cœur à l'ouvrage - théorie de l'action ménagère -*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches ».
- Lancaster Kevin J., 1966, « A New Approach to Consumer Theory » in : *Journal of Political Economy*, n°74.
- Marc Edmond, Picard Dominique, 1989, *L'interaction sociale*, Paris, PUF, coll. « Le psychologue ».
- Marenco Claudine, 1992, *Manières de table, modèles de mœurs : XVII^e - XX^e siècle*, Paris, Ed. de l'ENS Cachan, coll. « Sciences Sociales ».
- Montulet Bertrand, 1998, *Les enjeux spatio-temporels du social*, Paris, L'Harmattan.
- Mothe Daniel, 1997, *L'utopie du temps libre*, Paris, Editions Esprit.
- Singly (De) François (ed.), 1992, *La famille, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- Strauss-Kahn Dominique, 1978, *Economie de la famille et accumulation patrimoniale*, Editions Cujas, Paris.
- Sue Roger, 1994, *Temps et ordre social*, Paris, PUF.
- Tarrius Alain, 1992, *Les fourmis d'Europe*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales ».
- Viard Jean, 1994, *La société d'archipel ou les territoires du village global*, La Tour d'Aigues, L'aube.